



mag topo
mars 2004

LÉOPARDI, L'AUTRE PARADIS

Avec la traduction du « Zibaldone », en français, les éditions Allia donnent enfin à lire un monument.

Giacomo Leopardi
ZIBALDONE

Allia 2003 | 2396 pages |
40 euros jusqu'au 28 février |
50 euros ensuite



Le « Zibaldone » est l'œuvre d'une vie ou plutôt l'œuvre et la matrice, le moteur et le témoin d'une œuvre en vie. Il compte deux mille trois cents pages dont mille trois cents auront été écrites en moins d'une année et il aborde tous les sujets, c'est-à-dire tous les sujets de la vie d'un poète, d'un penseur, d'un philologue accompli, d'un homme de lettres au sens le plus littéral possible, d'un écrivain.

Conçu tout d'abord comme un livre de notes (notes de lecture, de pensées, d'amorces diverses, etc.), il n'était pas destiné à la publication. Quand, en 1817, Leopardi en rédige les premières pages (à dix-neuf ans) il ne se préoccupe pas d'en fixer la forme, ni partielle ni globale, et se contente d'aller son chemin comme il vient. Ce qui donne, quinze ans plus tard, un texte énorme, qui sans cesse

revient sur lui-même et se précise dans un mouvement continu d'allers et retours réflexifs-extensifs. La forme du « Zibaldone » est à l'image de sa matière, à l'image de la matière dont il est fait et qui façonna la vie même, la vie réelle de Leopardi. Quel que soit l'angle d'attaque qu'on se propose, quelle que soit la porte qu'on choisisse d'ouvrir, et elles sont multiples, on retombe toujours sur cette chose qui occupa au sens propre toute la physiologie et l'expérience de cet homme : la langue.

Qu'il soit, qu'il écrive en tant que philologue polyglotte ou en tant que penseur, essayiste, poète, amoureux ou lecteur, Leopardi s'occupe toujours de langue. De plusieurs langues, le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'anglais, l'espagnol (qu'il savait toutes à douze ans) mais aussi de plusieurs langues : la langue universelle, la langue primitive, la langue poétique, la langue technique, voire même les langages animaux. Car s'il y a une idée qui sous-tend, soutient, et travaille tout le « Zibaldone », c'est celle d'une science complète de la langue, d'une science généalogique globale, d'une sorte d'étymologie génétique qui nous révélerait la langue unique des débuts de l'humanité, la langue-mère infiniment ramassée, contenant en puissance ses dérivés et ses composés futurs, la langue totale.

Pour la retrouver dans sa pureté et sa concentration originelle, pour retrouver les racines premières enfouies dans la diversité des langues actuelles, il faut accumuler beaucoup de science, Leopardi le sait qui s'est coltiné dès l'enfance aux Antiquités les plus ardues, il y faut « toute l'intelligence et la subtilité du philosophe, l'immense érudition du philologue, de l'archéologue, du polyglotte ». Et parce que la langue ou les langues ont non seulement une réalité généalogique mais aussi une réalité physique, matérielle, il faudra ajouter à ces connaissances-là, celles du climat, de l'histoire naturelle des organes humains, de l'histoire des techniques et des peuples, de la « disposition du ciel et de la terre », sans oublier non plus les dernières nouveautés ou inventions des différentes nations, que ce soit en matière de mots, de mœurs ou de politique. Car la langue est, essentiellement, une matière vivante.

Une matière vivante, en mouvement continu, qui possède ses propres facultés créatrices « immortelles et immuables » (celles de créer des dérivés,



« Deux vérités que les hommes ne croiront généralement jamais : on n'est rien et on ne sait rien. Ajoutez-y la troisième, qui dépend pour beaucoup de la seconde : il n'y a rien à espérer après la mort. »

les composés) et ses propres développements. Depuis l'obscurité des temps anciens, depuis sa forme première c'est-à-dire monosyllabique, son histoire est une suite de déploiements et de dépliements, d'expansions métaphoriques. Par répétition, répétition, infimes différenciations et dissemblances, par dérivation, par tout un processus de livergence qui est aussi un processus de corruption, elle s'est divisée, elle s'est compliquée jusqu'à donner plusieurs langues, une infinité de langues. Or cette diversité des langues naturelles est pour Leopardi une source de richesse sans fond. Pour lui le polylinguisme est un outil de pensée, une méthode, une façon de clarifier, de distinguer, et de préciser la réalité : « Il suffit d'un mot emprunté à une autre langue, quand nous en connaissons clairement le sens et qu'il nous est déjà connu par l'usage qu'en font les autres, et votre idée devient claire, stable et consistante, elle est pour nous bien définie, fixée dans notre esprit, bien déterminée et circonscrite. »

On voit ici combien le mot, dans sa fonction désinatrice aussi bien que dans sa réalité sonore, s'écoule directement sur la texture de la réalité appréhendée : le mot juste, le mot adéquat, confère à la pensée sa consistance. Il ne fige pas mais fixe la pensée comme le ferait une prise de vue photographique ou, mieux encore, chronophotographique. Nommer est là un acte de distinction, d'arrêt momentané, de segmentarisation à un moment d'une matière en continuel changement. La différence des langues fonctionne alors comme une différence de points de vue par rapport à un objet donné et le mot fait office de focale ou de position spatiale. Si on ajoute à cela que pour Leopardi, le mot ne fait qu'un avec la chose, qu'il est l'image, le corps de la chose « y compris s'il s'agit d'une chose déjà matérielle », on comprend alors combien la langue est physiquement, intimement, intégralement son univers.

Son univers d'homme vivant et son univers de poète. Car, à la différence du « terme » qui serait exclusivement du côté de la froide précision technique, le mot est un puissant ferment de vie, capable d'éveiller les « infinis souvenirs de l'existence », de mettre en mouvement les innombrables associations d'idées qui lui sont liées et qui constituent l'absolue singularité de sa charge poétique.

En ce sens, Leopardi nous dit qu'il existe une langue par personne et que la traduction est une entreprise impossible mais, heureusement pour nous, Bertrand Schefer ne l'a pas cru, pas plus que les éditions Allia, qui nous permettent enfin de vivre en français le « Zibaldone », ce condensé déplié replié de la vie d'un grand homme et d'un grand esprit aux curiosités multiples. Car même si la philologie donne effectivement forme et matière sensitive, confère aux pensées de Leopardi leur bonne épaisseur de temps et de sens, les sujets abordés sont aussi divers, aussi hétéroclites que ses motifs de recherche. La politique, les bonnes et les mauvaises mœurs, la morale pratique, l'économie, l'ennui, le néant, le désespoir mais aussi le plaisir et la nature du beau dans les arts, la littérature comparée, mais aussi le tabac, l'accoutumance, l'art de la mémoire, les souvenirs intimes, l'automne, les femmes, les paysages, tout cela est évoqué et convoqué, interrogé, pétri et cimenté dans le Zibaldone-monde. Le Zibaldone-mine.

Si chaque langue qui disparaît est une perte d'humanité, une compréhension du monde qui s'effondre, la traduction et la parution du « Zibaldone » est au contraire une formidable acquisition d'humanité. Ne surtout pas s'en priver !

CÉLINE MINARD

QUI EST-IL ?

Giacomo Leopardi est né en 1798 « de famille noble dans une ville ignoble d'Italie » : Recanati. Il y vécut une enfance austère, solitaire et recluse qui ne lui laissa d'autre voie que celle de l'étude acharnée, à laquelle il s'adonna donc sans frein et de manière si complète qu'il y laissa ses yeux et son dos. À dix ans il savait le grec, le latin. L'hébreu et plusieurs autres langues européennes, à quinze ans il composait des études de philologie remarquées et à vingt ans, pour la première fois, il sortait seul de chez lui.

Actuellement reconnu comme le plus grand poète italien après Dante et le plus moderne des classiques. Leopardi n'eut de son vivant qu'assez peu de succès littéraire. Il vécut quinze ans de la vie errante des poètes sans chaire et de l'aide financière sporadique de ses quelques rares amis. Il meurt à Naples en 1837, à trente-neuf ans.

Giacomo Leopardi LES CHANTS

Traduit par M. Orceel | L'Age d'Homme 1982

PENSÉES

Traduit par M. Orceel | Le Temps qu'il fait 1982

PETITES ŒUVRES MORALES

Allia

LA THÉORIE DU PLAISIR

Allia

TOUT EST RIEN

Allia

SUR LEOPARDI :

Sainte-Beuve PORTRAIT DE LEOPARDI

Allia

Larbaud LETTRE D'ITALIE

Allia

Solmi LA VIE ET LA PENSÉE DE LEOPARDI

Allia

Savinio L'INTENSITÉ DRAMATIQUE DE LEOPARDI

Allia